

Un homme dans l'Eglise

PAR HENRI MARROU

UN type de penseur chrétien, délivré de l'éloquence par les nécessités d'une lutte serrée, de son complexe d'infériorité par son effort scientifique et par la prise de conscience de son privilège intellectuel, des précipitations modernistes par l'expérience de leur fragilité et de leurs trahisons, des raideurs dogmatiques par une notion vivante et assimilatrice de l'orthodoxie. On ne saurait mieux dire : sous l'anonymat d'un concept collectif, c'est son portrait qu'Emmanuel Mounier a tracé ici¹ d'une main sûre.

Que Mounier ait été un « penseur chrétien », au sens profond, authentique, son œuvre est là qui en témoigne à chaque page. Que sa foi chrétienne, catholique, ait animé non seulement sa pensée, son action, mais sa vie tout entière, à commencer par les aspects quotidiens de celle-ci, tous ceux qui ont vécu près de lui, avec lui, le savent bien. Mais notre ami n'était pas de ceux qui affichent leur spiritualité sur leur visage, ou sur les bandes de publicité (de ceux-là, il est écrit « qu'ils ont, déjà, reçu leur récompense »). Je croirais être infidèle à sa mémoire si j'essayais de dire ici ce que j'ai pu entrevoir, ou deviner de sa vie intérieure (encore que bien des traits en aient été manifestes : don de soi, renoncement, pauvreté, toutes choses qu'il pratiquait avec une parfaite innocence et une « folie » franciscaine). Je chercherai simplement à situer la personnalité chrétienne de Mounier, parlant comme quelqu'un qui a été son contemporain et son compagnon, prenant les choses en quelque sorte de l'extérieur, ainsi qu'il sied à un historien. Cette analyse pourra être utile aux nouveaux lecteurs qui découvrent maintenant son œuvre :

1. *Carnets de route* (1), *Feu la chrétienté*, p. 85 (texte écrit pendant l'hiver 39).

UN HOMME DANS L'ÉGLISE

née d'hier, elle est pourtant déjà pour eux de l'histoire et nous mesurons avec étonnement la peine qu'ils ont, dès maintenant, à la saisir dans son exacte perspective.

Né et grandi dans une famille chrétienne, Mounier a reçu la foi à son berceau et, sa vie entière, lui est demeuré fermement et constamment attaché. Que ce soit là, pour un chrétien, une grâce et un grand privilège, nul parmi les convertis ne le contestera : qui d'entre eux n'a répété la confession nostalgique d'Augustin : *sero te amavi...* « je t'ai aimée bien tard, ô Beauté éternelle, bien trop tard » ? Le chrétien-né n'a pas eu à consumer son temps et ses forces en longs débats préliminaires : il ne se demande pas s'il faut entrer dans l'Église, mais seulement, puisqu'il y est, ce qui lui reste à faire.

Mais pour vivre de sa foi, et d'abord pour la professer, le chrétien doit la connaître ; la foi de Mounier était non seulement vive, mais remarquablement éclairée et informée ; d'où cette sécurité, cette sûreté doctrinale qui a toujours été la sienne et qui lui a permis d'assumer, sur le terrain de l'action, les positions les plus hardies sans que jamais son orthodoxie ait donné prise à une censure de l'autorité hiérarchique (et cependant, tout au long de sa carrière, ce ne sont pas les censeurs, inquiets ou malveillants, qui lui ont manqué !) Je ne prétends pas, bien entendu, qu'on ne puisse extraire de tout ce qu'il a écrit un certain nombre de propositions théologiquement contestables : on sait (la remarque remonte à saint Thomas) que tous les Pères de l'Église, à l'exception du seul Grégoire de Nazianze, ont à se reprocher quelque hérésie matérielle, des opinions relevées et condamnées plus tard par le magistère : ce sont pourtant les Pères de l'Église...

Mounier a toujours possédé un sens chrétien très aigu, le sens de ce qu'implique la profession de foi catholique, et de ce qu'elle exclut. Rien n'est plus significatif à cet égard que son attitude à l'égard du marxisme : Mounier a pu s'avancer parfois très loin à la rencontre des communistes, et cela au point de surprendre ou d'inquiéter, mais il suffit de relire avec attention les textes dans lesquels il prend position à leur égard, pour voir de quelles nuances et de quelles fermes précisions s'accompagne son adhésion à une éventuelle communauté d'action. Beaucoup plus prudent que certains de ses jeunes amis dont il a accueilli les textes dans *Esprit* sans partager entièrement leur point de vue (car Mounier accordait aux autres cette liberté d'expression et d'engagement qu'il revendiquait pour lui-même), on sent qu'il n'a jamais éprouvé en face du marxisme ce vertige que nous constatons chez tel ou tel, cette tentation de glisser du point de

HENRI MARROU

vue chrétien sur le monde, l'homme et la vie à un point de vue étranger à la foi.

Mounier était très précisément averti des exigences de la vérité chrétienne parce qu'il la connaissait bien, et cela pour avoir commencé par l'étudier. La préface qu'il a écrite, à la veille de sa mort, pour le recueil *Feu la chrétienté* s'ouvre par quelques lignes cruelles à l'adresse de « la génération chrétienne qui suivit la guerre de 14 », — la sienne ; je ne reconnais à personne autre qu'à Mounier le droit de faire de l'ironie sur une génération qui a produit un homme comme lui, qui l'a rendu possible. Lorsque je compare notre jeunesse à celle de la génération du maquis, si précocement arrachée à l'étude et jetée dans l'action, je mesure tout le bénéfice qu'un homme de son âge a retiré de son temps : né à la vie de l'esprit après l'armistice de 18, il a pu mûrir lentement, creuser profondément ses fondations, et cette veillée d'armes, ces années de préparation se sont prolongées (ah ! plus longtemps, certes, que nous n'aurions voulu) parce que nous étions maintenus dans l'inaction par la gérontocratie qui dominait alors la France : les contemporains de Mounier n'ont pour ainsi dire pas connu d'hommes de quarante-cinq ans : la génération de Péguy avait été non pas décimée mais fauchée par la guerre.

Pour ne parler ici que de la formation religieuse de notre ami, je suis très frappé de l'insistance qu'on mettait alors, dans les milieux catholiques, sur la formation doctrinale. Par son âge, Mounier a échappé à cette frénésie d'action, de propagande quasi-totalitaire qui a caractérisé la période de l'« Action Catholique » et de ses « mouvements spécialisés¹ » : il faudra un jour décrire les ravages ainsi exercés sur la jeunesse française, et surtout dans le milieu intellectuel. Au temps lointain de notre jeunesse, l'Église de France paraissait s'inquiéter moins de la déchristianisation des masses que de l'apostasie des élites. On trouvait de savants et de saints religieux pour s'occuper de la formation d'un *seul* lycéen ou d'un étudiant ; on ne se hâtait pas alors d'en faire aussitôt un « militant », « responsable » de quelque secteur d'apostolat ; avant de l'envoyer évangéliser son « milieu », on se préoccupait d'abord de lui éviter le sort d'un Lamennais, d'un Renan, d'un Loisy. Les jeunes chrétiens apprenaient à connaître leur foi : j'en connais qui ont été élevés avec cet étrange produit de la « civilisation du digeste » qu'est le *Catéchisme extrait de la Somme théologique de saint Thomas*

1. Précisons les dates : la J.O.C. française a été établie en 1927, la J.E.C. en 1929.

UN HOMME DANS L'ÉGLISE

d'Aquin par le T.R.P. Pègues, O.P., *cibus solidus*, régime nourrissant mais certes bien austère ! Cette formation doctrinale consistait avant tout à bien posséder le contenu du catéchisme ; je ne crois pas que Mounier ait jamais fait, à proprement parler, d'études théologiques techniquement approfondies.

La formation philosophique qu'il a reçue l'avait tenu éloigné du mouvement néo-thomiste, contre lequel le milieu où se diffusait l'influence de Jacques Chevalier (et à travers celui-ci de Maurice Blondel) entretenait bien des préventions. Celles-ci tombèrent, pour Mounier, lorsqu'il entra en relations directes avec Jacques Maritain à Paris et put ainsi apprécier le rayonnement de sa personnalité, que ses œuvres publiées ne reflétaient encore que bien partiellement¹. Mais à Paris même, c'est auprès d'un franc-tireur que Mounier a poursuivi sa formation religieuse, le P. Pouget, ce lazariste aveugle, personnage à tous égards vraiment singulier, auquel Jacques Chevalier adressait volontiers ses disciples (l'un d'eux, et le plus fidèle, Jean Guittou, lui a rendu dans son *Portrait de Monsieur Pouget* un émouvant témoignage ; je dois à la vérité de dire que Mounier ne partageait pas entièrement l'absolue confiance de Guittou dans son héros : je ne l'ai jamais entendu parler de M. Pouget qu'avec une certaine réserve).

Au thomisme lui-même, Mounier, comme tout penseur catholique conscient de ses responsabilités, a tenu naturellement à s'initier (l'exemple de Chevalier l'y incitait déjà), mais s'il l'a assimilé assez pour s'en servir comme d'un système de références, d'une solidité éprouvée, auquel confronter sa propre pensée, je ne crois pas qu'il ait fait plus « que de l'avoir seulement traversé » et d'avoir retenu « de cette école sévère », « le goût de la force intellectuelle, de l'exigence spirituelle et d'une certaine dureté saine dans les mœurs de l'esprit² ».

Mais au point de vue religieux la compétence technique ne mesure pas l'intensité et la qualité de la foi (il y a bien, hélas ! des professionnels de la théologie, très « savants », qui n'en perdent pas moins la foi). Mounier, je le répète, a eu une foi très saine et, ici encore, la part faite, aussi grande qu'il est nécessaire, au don et à la grâce, l'historien peut chercher à le replacer dans son

1. Je me permets d'invoquer le témoignage de Mme Raïssa Maritain qui, à propos des premières œuvres de son mari, celles que l'étudiant grenoblois qu'était Mounier avait pu connaître, nous parle de l'abstraction de ces exposés « qu'il n'aurait pour rien au monde voulu rendre plus clairs par respect de la dignité de la reine des sciences » (*Les grandes amitiés*, II, VIII).

2. Ici encore j'applique à Mounier lui-même les formules générales dont il se sert dans *Feu la chrétienté*, p. 72.

HENRI MARROU

temps : sa génération est celle qui a pu tirer le bénéfice de la crise moderniste et de sa liquidation. Si pénibles qu'aient été ces épisodes, un grand bien du moins en était résulté : on avait dissipé les équivoques où, un siècle durant, le siècle du libéralisme, s'était lentement corrompue et comme décomposée la foi de tant d'âmes, et d'âmes généreuses. Non, désormais il n'était plus possible de composer avec le dogme, de faire un choix parmi les articles de foi : ou on est catholique ou on ne l'est pas, et le catholique est celui qui professe du même cœur, dans le même *Credo*, sa foi en Dieu, Un et Trine, et dans l'Église, une, sainte, catholique, apostolique et romaine. Et dans sa notion d'Église, il entend comprendre explicitement notre mère l'Église hiérarchique, de qui nos sacrements tiennent leur validité et dont le magistère infailible nous transmet l'authentique parole de Dieu.

Mounier a été un catholique authentique, un chrétien d'Église ; de la profondeur de sa fidélité, nous avons retrouvé un témoignage émouvant dans les notes qu'il a jetées dans ses *Carnets* lorsqu'il apprit au printemps 1933 les menaces de condamnation qui étaient alors envisagées par l'autorité ecclésiastique : *J'ai passé deux jours effondré... puis : ce travail obscur de la vie et de la foi qui déjà dessinait au fond de moi les reconstructions possibles...* Oui, l'adhésion de Mounier à l'Église était totale, il n'y avait en lui ni racine de schisme ni obstination hérétique ; et son obéissance s'identifiait parfaitement avec sa liberté, communiant dans une même racine, la foi dans la vérité catholique.

Il est trop tôt pour publier intégralement ce texte, mais on peut maintenant, je crois, parler avec précision des faits qui lui servaient de thème. L'œuvre de Mounier a bien failli en effet être condamnée et l'aurait été probablement lorsque la cause d'*Esprit* fut évoquée devant le Conseil de Vigilance du diocèse de Paris, dans sa séance du 23 mai 1933, s'il ne s'y était trouvé, je ne dis pas un avocat, car il n'y avait rien à défendre, mais un interprète capable d'exposer les faits, un archevêque capable de les comprendre. Il n'y a pas que les généraux pour préparer à retardement la dernière guerre passée : il peut arriver aux gardiens de l'orthodoxie d'être en retard d'une hérésie. Mounier était en effet accusé d'un renouveau de modernisme et, sous prétexte qu'à *Esprit* des catholiques travaillaient en équipe avec des non-croyants, on l'accusait de renouveler l'erreur du *Sillon* et d'aspirer à une synthèse ambitieuse, prétendant englober le catholicisme en le débordant, mais évidemment incompatible avec sa vérité.

UN HOMME DANS L'ÉGLISE

On ne peut imaginer accusation plus injuste : il est facile de mesurer à quel point Mounier était immunisé contre la tentation moderniste ; il s'est expliqué à plusieurs reprises et avec la plus grande netteté là-dessus. A ses yeux, l'équivoque moderniste s'était dissipée d'elle-même : d'une part, le changement rapide des idées, de la science et de la critique historiques, le renouvellement presque complet des perspectives philosophiques, avaient, en une génération, rendu caduques les synthèses provisoires auxquelles le modernisme aurait voulu subordonner la foi : d'autre part l'évolution religieuse personnelle, non moins rapide et si radicale, des modernistes eux-mêmes, de Tyrrell, de Loisy, de Buonaiuti, justifiait rétrospectivement les censures, les exclusions portées contre eux. Quel catholique digne de ce nom pouvait désormais être tenté de renouveler leur équipée lamentable¹ ?

Mais autant que de la fermeté de cette prise de position, je suis frappé de la sérénité du jugement que porte Mounier sur cet épisode révolu ; il avait fort exactement mesuré et la gravité du péril surmonté, et l'insuffisance de la réaction que le catholicisme lui avait d'abord opposée. L'autorité, le magistère avaient fait leur devoir : Rome avait condamné l'erreur, frappé clair et fort. Mais ce geste, qui avait été si nécessaire, n'eut pas, dans les rangs de l'Église, la fécondité qu'il aurait dû avoir. Ceux qu'on appelle les « intégristes » ne surent pas s'élever au-dessus d'une attitude purement négative : ils se bornèrent à des opérations de basse-police, épiant, dénonçant hargneusement tous ceux qui, à quelque titre, leur paraissaient suspects d'être modernistes, semi-modernistes, modernisants, et cela, il ne faut pas se lasser de le redire, avec des méthodes écœurantes qui faisaient bon marché et de la charité chrétienne et de la simple vérité, méthodes que rien ne peut excuser, ni la gravité, ni le caractère insidieux de l'infiltration hérétique. Mounier a vu plus loin : sans doute, les modernistes s'étaient fourvoyés, totalement, mais du moins ils avaient entrevu le problème à résoudre ; ils avaient constaté la carence lamentable des catholiques sur le plan de la science et de la pensée, ils avaient compris que le christianisme ne pouvait assumer sa mission d'évangélisation dans le monde moderne sans affronter ses adversaires à armes égales, à technicité et à qualité égales. Or ce travail de redresse-

1. *Feu la chrétienté*, p. 68, 85, 223-224 : je me bornerai à renvoyer à ce recueil facilement accessible ; mais il ne doit pas dispenser le lecteur de feuilleter les anciennes collections d'*Esprit*, où sont dispersés tant de textes précieux et significatifs.

HENRI MARROU

ment que les catholiques avaient à accomplir dans tous les domaines de la culture humaine, non seulement les intégristes ne l'assumaient pas, mais par l'atmosphère de terreur policière qu'ils faisaient régner autour d'eux, l'injustice souvent atroce des soupçons qu'ils répandaient, ils paralysaient tout effort vraiment vivant de pensée ou d'action dans l'Église¹.

Que cette prise de position à l'égard de l'intégrisme soit particulièrement nette s'explique en partie par les circonstances historiques : dans les années 1920 où s'est formée la pensée de Mounier, si le péril moderniste était définitivement écarté, les ravages de l'intégrisme continuaient à s'exercer. Il me faut ici évoquer des faits bien oubliés, encore qu'ils soient chronologiquement si proches : nos plus jeunes lecteurs ont de la peine à s'imaginer la tyrannie que faisait alors peser sur le catholicisme français le clan forcené de l'*Action Française*. Ces mêmes hommes qui s'avouaient disciples d'un positiviste athée, dont certains se disaient « catholiques sans la foi » ou « catholiques sans être chrétiens », ces partisans de la hiérarchie et de l'ordre qui, une fois condamnés, bafouèrent l'autorité et s'enfoncèrent dans un schisme de treize ans (1926-1939), ces mêmes hommes s'étaient arrogé, avec une assurance pharisaïque, un droit de haute et basse justice dans l'Église, distribuant des brevets d'orthodoxie et dénonçant comme de mauvais catholiques tous ceux qui ne s'alignaient pas sur leurs positions politiquement réactionnaires.

Mounier a toujours été profondément étranger et hostile aux tendances d'*Action Française*, et cela aussi bien par ses origines sociales que par la formation qu'il a reçue : Jacques Chevalier mettait ses élèves en garde contre « l'orgueil, l'éternelle hérésie, celle de l'*Action Française* ». Mais avant même de compter parmi eux, Mounier était entré à l'A.C.J.F. (où il profita de la direction du R.P. Décizier « jésuite d'un esprit large et robustement chrétien », pour citer les termes d'un témoignage autorisé), cette A.C.J.F. de la première après-guerre qui, après une évolution assez complexe, s'était trouvée devenir, le *Sillon* résorbé, le dernier bastion de résistance du « catholicisme de gauche » et la base d'offensive contre l'*Action Française*.

Dès les débuts d'*Esprit*, l'œuvre et la personnalité de Mounier se trouvèrent en butte aux attaques de ces adversaires : beaucoup d'entre nous se souviennent comment, et jusqu'en 39, les

1. *Feu la chrétienté*, p. 57-58, 69-71, sans parler du passage cité en épigraphe, p. 85.

UN HOMME DANS L'ÉGLISE

petits jeunes gens d'*Action Française* venaient interrompre les réunions des *Amis d'Esprit*, dans telles villes de province, en nous jetant, par la porte entrouverte, leur injure familière : « Rouges-chrétiens ! » Mais je ne voudrais pas être injuste : aujourd'hui que le catholicisme de droite, décomposé par la défaite et par la trahison, a sinon disparu de l'horizon français du moins perdu, semble-t-il, son rayonnement sur la jeunesse, nous mesurons pleinement combien ce contrepoids pouvait être utile. L'obligation de se garder sans cesse contre ces adversaires aux aguets de la moindre défaillance a pu certainement contribuer à rendre Mounier plus scrupuleux encore en fait d'orthodoxie, à assurer sans cesse de façon plus stricte ses bases doctrinales.

Il n'est pas aussi facile de marquer la position de Mounier vis-à-vis des « catholiques de gauche » : il n'aurait certainement pas accepté de se voir attribuer ce qualificatif, du moins sans précisions complémentaires. Il y a là un point assez délicat à établir, mais sur lequel je me sens tenu d'essayer d'apporter quelque éclaircissement. Un fait m'a toujours beaucoup frappé : alors que notre ami est toujours si mesuré, si courtois, si charitable à l'égard de ses adversaires, et cela dans le feu même de la polémique, il ne peut parler sans une ironie souvent cinglante des catholiques de gauche, des démocrates chrétiens, du P.D.P. avant la guerre, du M.R.P. depuis : les sarcasmes qui ouvrent *Feu la chrétienté* se retrouvent, et sous une forme combien plus énergique, dans ses *Cahiers* personnels, et cela aussi bien dans des notes qui remontent aux premières années d'*Esprit* que dans son *Journal* de prison... Si proche d'eux par certains aspects, si facile à confondre de l'extérieur avec eux, Mounier a toujours été visiblement préoccupé de prendre ses distances à leur égard, de bien marquer l'originalité de ses propres positions.

Avant de le suivre sur ce terrain, oserai-je prémunir le lecteur contre le péché d'ingratitude ? Les catholiques français de la génération de Mounier doivent beaucoup à ces vieux démocrates. « Pauvres pâles généreux débris écrasés de douceur », note Mounier à propos d'eux en 1934 ; oui, c'est vrai, nous les avons connus sinon découragés, car leur flamme demeurerait intacte, du moins las, et comme épuisés par des années et des années consumées dans une lutte amère contre la suspicion et la persécution intégristes. C'étaient de vrais chrétiens : sans cesse tracassés par l'autorité, ils n'ont ni apostasié, ni fait schisme. A leur fidélité obstinée, l'Église de France doit d'avoir conservé une certaine liberté intérieure, et de n'être pas, politiquement, passée en bloc à la droite ou à la réaction : c'est sur leur héritage

HENRI MARROU

qu'un mouvement comme *Esprit* a pus s'enraciner et se développer.

Les reproches que leur adressait Mounier concernent avant tout le domaine de la pensée politique : « on ne fait pas de politique avec de bons sentiments. » Dans sa recherche, si angoissée, si tendue vers une pensée engagée, en prise sur la réalité humaine et d'autre part techniquement valide, Mounier a souffert chez ses aînés ou ses frères « démocrates chrétiens » de je ne sais quel idéalisme vague, satisfait à peu de frais par de bons principes et se consolant trop facilement, par des victoires théoriques, d'une incapacité à assumer et transformer le réel. Cependant, et c'est là ce qui importe à mon analyse, il y avait, dans cette opposition si affirmée, une composante proprement religieuse : c'est au nom d'un sentiment épuré de la transcendance du christianisme qu'il refusait ce qui lui apparaissait comme une source de confusions. Je ne parle pas du souci fortement affirmé qui lui faisait rechercher la solution de toute difficulté non dans un relâchement mais dans « une intelligence plus profonde et plus orthodoxe de notre christianisme, de notre catholicisme¹ ». Depuis la condamnation, disons mieux, depuis la soumission du *Sillon*, l'ère était close de ces compromissions doctrinales, de celles des « libéraux » de 1830 à ces « abbés démocrates » qui, aux alentours de 1900, applaudissaient imprudemment aux incartades exégétiques de Loisy : il n'était plus nécessaire de dénouer ce lien entre option politique de gauche et théologie douteuse. Le point est ailleurs.

Mounier a cru sentir que, dans l'esprit de ces vieux « catholiques de gauche », l'idéal républicain, démocratique, s'imposait avec une sorte de nécessité morale, dont ils ne discernaient pas qu'elle était un simple reflet du temps, et qu'ils associaient à leur foi chrétienne comme si les deux ne faisaient qu'un, cela assez naïvement et non sans quelque confusion. Ici, Mounier apparaît bien comme un homme de l'Entre-deux-guerres, grandi dans ce monde que le sacrifice de nos aînés n'avait pas réussi à rendre, comme l'avait rêvé Wilson, *safe for Democracy*. S'il soulignait, comme une date décisive dans son évolution intérieure, celle d'octobre 29, le krach de Wall Street et le début de la grande crise économique², c'est que l'événement avait été pour lui, comme pour tant d'entre nous, ce craquement sinistre, révélateur de la fragilité d'un monde, que nos jeunes cœurs n'avaient cessé de prévoir et d'attendre, tandis que la voix des vieillards tentait de nous rassurer et de nous persuader que la guerre de

1. *Feu la chrétienté*, p. 223-224.

2. *Les cinq drapes d'Esprit*, dans *Dieu Vivant*, 16, p. 38.

UN HOMME DANS L'ÉGLISE

14-18 n'avait été qu'un interlude, désormais clos, dans l'évolution pacifique d'une humanité heureuse. Mounier s'est toujours senti intérieurement très libre à l'égard de ce qu'on peut appeler « la démocratie formelle », très sensible par suite à toute assimilation hâtive entre elle et l'idéal chrétien. De là ses critiques, si pertinentes, à l'égard de ceux qui, après avoir dénoué « l'alliance du trône (ou de la Banque) et de l'autel, tendent à substituer, avec cinquante ans de retard sur l'histoire, au Saint-Empire ou à la Monarchie chrétienne, une forme de « Sainte Démocratie » qui emporte les mêmes ambiguïtés¹ ».

Le même souci « de ne pas avilir la transcendance chrétienne dans des aménagements boiteux, ridicules devant le monde, et ridicules devant Dieu² » inspire, je le souligne par manière de parenthèse, les avertissements que, ces derniers trois ans, il n'a pas cessé d'adresser aux jeunes chrétiens séduits par le marxisme, qui lui paraissaient, à juste titre, en danger de commettre une confusion du même ordre, celle qui consisterait à identifier cette fois la « révolution prolétarienne » et l'avènement du Royaume de Dieu.

Mais précisément parce que Mounier possédait en lui une foi solide, pure de tout alliage, si fermement assumée, son christianisme pouvait se tourner vers l'engagement et l'action, dans une sérénité féconde. Sa pensée échappait à cette obsession de l'apologétique où tant de philosophes chrétiens, il l'a finement noté³, avaient consumé ou épuisé leurs forces : avec lui, on ne passe pas son temps à se démontrer, sous prétexte de la démontrer aux autres, la vérité du christianisme. Celle-ci est pour lui un fait, d'où il part pour s'avancer, hardiment.

Si l'on me demande d'exprimer d'un mot quel est le message proprement chrétien que nous lègue son œuvre et son exemple, je dirai qu'il nous a fait retrouver dans sa plénitude la *parrhèsia*, cette « sainte hardiesse », cette « libre audace » que saint Paul, avec tant d'insistance, nous montre indissolublement liée à la foi⁴. Avec lui, c'en est fait de cette attitude de chien battu,

1. *Feu la chrétienté*, p. 11.

2. *Id.*, p. 18 ; cf. p. 13 son accord sur ce point avec le « message » de Bernanos

3. *Feu la chrétienté*, p. 67.

4. Qu'on me permette de rassurer au passage le théologien qui pourrait me lire : je ne l'oublie pas, la *parrhèsia* de saint Paul, c'est proprement l'audace surnaturelle qui permet au chrétien, incorporé au Christ, de s'approcher du Père : « Praeceptis salutaribus moniti et divina institutione formati, *audemus* dicere : Pater noster... » Mais une fois entré dans l'âme, un tel sentiment déborde de la sphère surnaturelle et définit une attitude générale : s'il m'est permis de m'approcher de la majesté du Dieu terrible, désormais *quem timebo* ?

HENRI MARROU

indigne de la fierté d'un chrétien, qui avait été si longtemps le comportement spécifique des catholiques en face du monde moderne : cette mentalité d'armée toujours en retraite, livrant sans espoir, l'une après l'autre, des batailles de retardement : « Ils en ont assez de consoler les arrière-gardes¹ ! » De par ses origines, le milieu où il s'était formé, Mounier ne pouvait partager les illusions que conservent les « vieilles familles », au sein des « vieilles provinces chrétiennes », sur les chances de survie ou de rayonnement d'une politique conservatrice de maintien des traditions. Mais du même coup il perdait cette attitude méfiante, inquiète et hargneuse, en face d'un monde moderne dont on ne semble plus attendre qu'une apostasie plus complète et de nouveaux malheurs pour le petit reste des croyants, ce résidu, toujours amenuisé, du peuple de Dieu. De là, par contre, une acceptation franche et simple de la situation historique qui nous est faite, celle où la volonté de Dieu nous a appelés à travailler, sans ce regret lancinant qui ne cessait de ronger les vieux milieux catholiques, le regret de n'avoir pas plutôt vécu sous saint Louis, ou, à défaut, Louis XIV, à la rigueur Charles X, voire Mac-Mahon !

Comme si la Cité de Dieu avait jamais été réalisée dans le passé, comme si l'attente chrétienne n'était pas, tout entière, tendue vers un accomplissement futur ! Mounier, ce philosophe, était aussi un homme cultivé qui avait trouvé le temps de lire les historiens (que de fois est-il venu me demander de la documentation sur le passé de la « civilisation chrétienne ») ; il avait en particulier réfléchi, en marge des synthèses de Schnürer et de Huizinga, sur le mythe qu'on a fini par construire avec une image idéalisée du moyen âge occidental : mieux que tout historien, il a su dégager cette racine d'impureté que contenait, du point de vue spirituel, la notion médiévale de chrétienté, cette composante d'hérésie judaïsante, ou millénariste, qui consistait à ramener la réalisation de la Jérusalem nouvelle du futur eschatologique au présent, ou au futur immédiat, de l'histoire...

Sans doute le monde où nous vivons est mauvais, et la mission de l'Église ne s'y accomplit qu'à travers obstacles et persécutions, mais le monde a-t-il jamais cessé d'être au pouvoir du Malin, et le temps de l'histoire n'est-il pas toujours pour le chrétien un temps de pèlerinage et d'exil ? Le « malheur des temps » n'est jamais qu'une question de plus ou de moins. Mounier ne connaît pas cette maussaderie des âmes de peu de

1. *Feu la chrétienté*, p. 61.

UN HOMME DANS L'ÉGLISE

foi ; nous ne retrouvons plus en lui ce recul *a priori*, cette méfiance systématique pour les valeurs de la civilisation, qui est au fond si peu conforme à l'essence même du catholicisme, toujours soucieux de magnifier le Créateur en soulignant la grandeur de la créature, de revendiquer les pouvoirs de la raison humaine, de bien marquer que sa nature a été blessée par le péché, mais non totalement corrompue, si hostile enfin à tout manichéisme : toute valeur positive, en tant qu'elle est, procède de l'Unique principe de l'être, et est un bien.

Précisément parce que sa foi se maintient au-dessus de toute atteinte, de tout danger de compromission, Mounier peut s'avancer à la rencontre du monde moderne et de ses doctrines si diverses avec une pleine assurance, avec cette capacité d'assimilation qui est si caractéristique d'un catholicisme pleinement maître de sa force (quelque doctrine que vous nous soumettiez : s'il y a du vrai en elle, il y aura place dans notre synthèse pour l'englober ; s'il y a de l'erreur, celle-ci ne nous tente pas...).

Mais ici se manifeste chez lui « le dégoût des pensées lâches, de l'accommodation, de la pusillanimité intellectuelle¹ » : il a dénoncé avec vigueur la manière tout extérieure, purement verbale et par suite parfaitement stérile dont s'accomplit trop souvent, chez les catholiques, ce processus d'assimilation. On se contente trop vite d'apercevoir, scintillant dans les ténèbres du monde païen, « des vérités chrétiennes devenues folles », qu'un exorcisme rapide permet de réintégrer au bercail : aussi bien le christianisme ne possède-t-il pas déjà, parfaitement élaborée, la solution à tous les problèmes de l'homme ? Cette solution « il n'y a qu'à » l'incarner... Sévèrement, Mounier observe : « Cette logique de l'incarnation couvre de plus en plus fréquemment un tour de passe-passe. » Son assurance surnaturelle s'accompagne d'une lucidité loyale :

« Devant toute vérité, d'où qu'elle vienne, le premier devoir du chrétien est l'hommage. Or, s'il est un fait incontestable de bonne foi, c'est que dans l'effort d'organisation du monde qui se poursuit depuis deux siècles, en matière notamment politique, sociale et économique, le monde chrétien... est dans un retard parfois considérable sur le monde tout court. En ces matières donc, une élémentaire honnêteté intellectuelle veut qu'au lieu de dogmatiser, de déduire hâtivement n'importe quoi de n'importe quoi, le chrétien se mette à l'école... »

Parce qu'il est sûr de la Vérité de sa foi, et que celle-ci

¹, *Feu la chrétienté*, p. 223.

HENRI MARROU

intégrera toujours, en définitive, toute vérité, d'où qu'elle soit venue, le chrétien peut, et pour être sérieux doit, d'une part « approfondir sa doctrine », de l'autre « regarder, s'instruire, combler son indigence¹ ».

On a senti, dans les lignes qui viennent d'être citées, comme une âpreté passionnée : je ne voudrais pas donner du christianisme de notre ami une image trop sereine : il y avait en lui l'inquiétude, l'angoisse, ce sentiment bouleversant de la gravité de l'heure, du travail inaccompli, de la responsabilité des chrétiens dans l'histoire qui paraissent bien caractéristiques de la mission du prophète. Je prononce le mot après l'avoir bien pesé : oui, Mounier a été un des prophètes envoyés à notre temps, que je situerai non point tout à fait dans la ligne de Bloy, mais très précisément dans celle de Péguy.

La chose est trop évidente pour qu'on s'attarde à la démontrer et Mounier lui-même y a déjà bien souvent fait allusion : à peine sorti des exercices scolaires, il a été, comme il disait « happé au passage » par la forte main de Péguy, dont la méditation l'a beaucoup aidé à prendre conscience de sa propre vocation. Et puisqu'il faut bien tenter de définir celle-ci, je dirai qu'il a été donné à Mounier de ressentir, douloureusement, intensément et, comme il convient au prophète, jusqu'à n'en pouvoir se taire, le scandale que constitue l'absence des chrétiens au monde moderne, leur désertion des chantiers de la cité terrestre, — de fait sinon d'intention, et dans leur masse, en dépit d'exceptions héroïques.

Il y avait là quelque chose de beaucoup plus grave que cette maussaderie hargneuse que nous évoquions plus haut : dans la mesure où les chrétiens se comportaient comme une armée en repli, se montraient préoccupés avant tout de sauvegarder l'intégrité de la flamme, éternelle, mais affaiblie, qu'ils portaient dans leurs vases d'argile, ils abandonnaient la cité humaine aux « mauvais bergers », — aux apprentis sorciers, aux faux messies, aux démons, et par contre coup en arrivaient à compromettre jusqu'à l'efficacité de l'œuvre proprement surnaturelle de l'Église :

« L'esprit de l'Église ne s'est pas affadi : il occupe dans une plénitude parfaite l'espace incompressible de la Charité. Mais...ses mots ne passent plus, ses gestes ne portent plus, le monde a perdu la clef de sa langue, et l'Église a perdu la clef de la langue des hommes. Le chrétien est comme un aliéné dans le

1. *Id.*, p. 22-25.

UN HOMME DANS L'ÉGLISE

monde : il parle sans être compris, et il croit que les autres sont des fous¹. »

Il est bien caractéristique que Mounier ait choisi, pour le premier recueil, devenu hélas posthume, de ses *Carnets de route* le titre, si éloquent, de *Feu la chrétienté*. Comme historien du christianisme et comme historien de la civilisation, je ne puis que souscrire entièrement au jugement qu'il exprime : nous sommes en train de fermer, dans l'histoire de l'Église, une parenthèse qui s'était ouverte avec la conversion de Constantin (ou peut-être, plus précisément, en ce qui concerne l'Occident, avec les invasions barbares) : la chrétienté, c'est-à-dire, cette civilisation où tout, institutions, techniques, mœurs, idéal, cherchait à se subordonner à la vérité chrétienne, comme un moyen à sa fin, ou mieux comme des fins subordonnées à une fin d'ordre supérieur, la chrétienté est morte, — depuis 1789, non : depuis Luther et la fin du moyen âge ; elle était malade, et condamnée, au moins dès le temps de Philippe le Bel. Ce qui a succédé à une société tout entière vouée au christianisme, ce sont des « formations temporelles de nom chrétien », constituées par des milieux sociologiquement limités, baignant dans une civilisation, dans son ensemble de plus en plus déchristianisée.

Comme il était inévitable, et naturel, ces milieux chrétiens ont profondément subi l'influence de cette civilisation : il est normal que, dans son pèlerinage à travers le temps de l'histoire, l'Église visible, composée d'hommes de chair et de sang, reflète en bien comme en mal les traits dominants de sa composition sociologique : que l'Église européenne du XIX^e-XX^e siècle ait été à dominante bourgeoise n'est pas plus surprenant que la dominante féodale de celle du XI^e².

Ce qui cesse d'être normal, et c'est là qu'apparaît le scandale, c'est quand on en vient à confondre dans ce complexe empiriquement donné ce qui vient du christianisme avec ce qui non

1. *Feu la chrétienté*, p. 20. *L'Affrontement chrétien* est tout entier écrit dans cette perspective et reste, par là, le livre le plus « intérieur » de Mounier.

2. Pour la clarté des débats à venir, il me faut attirer l'attention sur un point de vocabulaire. Est-ce diminuer la pensée de Mounier que de rappeler comment son œuvre a été écrite dans le feu de l'action, souvent improvisée en pleine polémique ? Par suite, l'expression chez lui n'atteint pas toujours à la sûreté voulue. Il use ainsi, tour à tour et parfois dans le même contexte, du mot *chrétienté* en deux sens différents : l'un (celui que j'ai rappelé dans le texte) est emprunté à la philosophie de l'histoire : « civilisation ordonnée au christianisme » ; l'autre provient de la langue des missionnaires (« les chrétientés de Chine ») : le milieu sociologique formé par les chrétiens présents dans une société donnée. Si on veut s'entendre, il faut s'en tenir strictement au premier : parler de « chrétienté bourgeoise » embrouille tout.

HENRI MARROU

seulement n'en procède pas directement, mais lui est contradictoire. C'est ce scandale que, dans toute la partie polémique de son œuvre, Mounier n'a cessé de dénoncer, avec une vigueur et une résolution de prophète : le scandale d'un « monde chrétien » qui, oubliant qu'il était, comme il est inévitable, composé de plus de pécheurs que de saints, identifiait trop facilement sa cause avec celle du Royaume de Dieu ; qu'il me suffise de rappeler ses campagnes sur la collusion entre le « monde chrétien » et l'argent, ou la rupture, nécessaire, à consommer avec le « désordre établi ».

Mais c'est l'aspect négatif de sa pensée : faute d'avoir pris conscience de cette mort de la chrétienté, ce milieu sociologique des chrétiens, qui en France aujourd'hui, par exemple, en est arrivé à ne plus représenter qu'une assez faible minorité, n'a pas cessé de se considérer comme composant à lui tout seul la société entière, ou tout au moins comme son âme (ce qui n'est vrai, et au sens mystique, que de l'Église considérée sous son visage spirituel : il est alors réellement vrai qu'elle est toujours l'« âme du monde ») : position d'esprit pharisienne et paresseuse qui a entraîné, comme nous l'avons analysé plus haut, l'abandon de fait des chantiers de la cité terrestre.

Mounier s'était donné comme mission de ramener les chrétiens au travail : « jouant des coudes pour arriver au premier rang de marche de la civilisation des hommes »¹, il a voulu les voir se joindre au labeur commun, d'abord parce que c'était là la place normale des chrétiens en tant qu'hommes, ensuite évidemment parce que c'est là un moyen dont ils disposaient pour apporter à leurs frères le témoignage de la Vérité, — cela, répétons-le, en toute humilité et authenticité (il ne s'agit pas de distribuer à nos compagnons de travail des « solutions chrétiennes » toutes faites, mais « en partageant leur expérience du risque et du terrain », nous essaierons de les convaincre [des bonnes raisons que notre participation à la lumière du Christ peut nous donner le moyen d'élaborer]). Il ne s'est pas contenté d'exhorter les autres au travail, mais, prêchant d'exemple, il s'y est appliqué tout entier.

Un jour viendra où l'histoire pourra mesurer la fécondité de son effort et l'intensité de son rayonnement. Il m'est du moins permis, au nom de ses vieux compagnons des premières années d'*Esprit*, de dire ce que Mounier a été pour nous. Il est apparu à ses amis catholiques comme celui qui leur montrait comment

1. *Feu la chrétienté*, p. 142.

UN HOMME DANS L'ÉGLISE

faire tomber les barrières de ce ghetto où la faute conjugée de nos pères et des ennemis du nom chrétien nous avaient enfermés; en nous rassemblant autour de lui, en créant dans le mouvement *Esprit* un instrument capable de coordonner et d'aiguiller nos efforts, Mounier a été pour beaucoup d'entre nous un modèle et un guide. Les hommes de mon âge mesurent tout le chemin parcouru en vingt ans, et combien, entre temps, la présence active du catholicisme dans la culture et la vie françaises s'est faite plus réelle; il serait bien entendu absurde de tout ramener à la seule initiative de Mounier, mais qui peut nier que, dans ce progrès, son œuvre ait compté pour beaucoup?

Quant à nos amis non-catholiques ou non-chrétiens, tous ont manifesté leur joie à rencontrer enfin avec lui un catholique qui ne se murait pas derrière sa spécificité sociologique, qui mettait fraternellement la main à la pâte, avec qui une rencontre pleinement humaine pouvait s'opérer. Mounier s'est toujours défendu de vouloir « convertir » aucun d'entre eux, mais pourtant, partout où il a pénétré, il a apporté avec lui le message du Christ et de son Église. Rien ne l'indignait plus que de voir un critique, mal ou bien intentionné, qualifier *Esprit* de revue « catholique » (il se refusait à la fois à paraître compromettre l'Église, en tant que telle, dans son action de « voltigeur » et à accepter une dénomination qui, en quelque manière, nous rejetait au ghetto); l'intention en effet était souvent perfide, mais le mot était en un sens profondément juste: quand Mounier parlait à *Esprit* c'était bien une voix catholique, qu'il faisait entendre, une voix authentiquement et intégralement catholique.

Naturellement un chasseur d'hérésie (l'Église n'en manquera jamais) pourrait ici rouvrir le procès et soutenir que, par son insistance unilatérale sur le rôle temporel des chrétiens, Mounier risque de répandre dans les esprits cette même erreur dont il décelait un germe dans l'idéal médiéval de chrétienté: par un glissement de l'eschatologie au temps historique, son enseignement ne risque-t-il pas de faire oublier que le rôle de l'Église n'est pas d'être l'animatrice de l'histoire (sinon au sens spirituel), qu'il s'accomplit au-delà du temps, et dans une Cité qui n'est pas celle de cette terre? A cela je répondrai d'abord que Mounier ne peut être tenu responsable des erreurs que commettront des lecteurs pressés qui ne l'auront pas lu tout entier. Il était personnellement très sensible, pour lui-même, au caractère paradoxal, et donc périlleux, du rôle de combattant d'avant-garde qu'il se trouvait avoir assumé; il avait une idée très haute et très précise de ses devoirs envers la foi et envers l'Église

HENRI MARROU

visible, et il a toujours bien recommandé aux autres les précautions qu'il observait pour lui-même. On pourrait tirer de son œuvre un parfait « Manuel du chrétien détaché en opération de commando » : ne pas se couper du gros de l'armée, ne pas attirer inutilement sur soi le feu de l'ami ; et surtout, surveiller attentivement les infiltrations possibles (à l'intérieur de sa pensée et de sa foi) des doctrines de l'adversaire ou des alliés du dehors. « Plus audacieusement s'engage le chrétien, plus s'impose à lui le devoir de surveiller et d'entretenir la rigueur de son christianisme¹... »

Mais surtout, je rappellerai que Mounier n'a jamais prétendu assumer la responsabilité d'un enseignement complet du christianisme ; il ne s'est jamais arrogé indûment le bonnet de docteur et se serait moqué d'un disciple trop exclusif. S'il avait pu prévoir que je serais chargé de la mission que j'ai essayé ici de remplir, je suis sûr qu'il m'aurait donné la même consigne que celle de son cher Péguy au fidèle Joseph Lotte : « Il importe extrêmement de ne pas m'affubler en Père de l'Église. C'est déjà beaucoup d'en être le fils ! »

Le message de Mounier ne se donne pas comme un résumé de toute la religion chrétienne, mais nous, qui l'avons connu, nous avons mesuré de quelle source profondément, totalement chrétienne jaillissait l'élan qui animait son œuvre. Il est écrit : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu...* C'est là, certes, *le premier* et le plus grand commandement, mais voici *le second, qui lui est semblable* : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ces deux-là* (Marc, XII, 30-31 ; Matth., XXII, 37-40). *Si quelqu'un dit : j'aime Dieu, et qu'il hâisse son frère, c'est un menteur. Car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, ne peut pas aimer Dieu qu'il ne voit pas. Et voici le commandement que nous tenons de lui : que celui qui aime Dieu aime aussi son frère* (1^e Jean, IV, 20-21). Une autre voix que la mienne pourra dire ce que cette Parole a signifié pour Emmanuel Mounier.

Henri MARROU.

1. *Feu la chrétienté*, p. 61.